

Communismes de pensée

Vous condamnez les condamnations que la justice révolutionnaire continue à prononcer contre des hommes. Vous refusez de rien faire qui puisse fortifier l'un ou l'autre des camps entre lesquels se partageraient les hommes dans une guerre, toute guerre juste ou injuste renforçant le règne des forces oppressives. Vous savez cependant de quelle exigence procède tout le mouvement appelé révolutionnaire. Vous partagez cette exigence. Elle est l'exigence de tous, jusque du plus simple, du meilleur, du moins ambitieux, du moins prétentieux, du moins jaloux, du plus humble, du plus doux, du moins exigeant des hommes : c'est l'exigence d'être débarrassé de ce qu'il y a d'extérieur à lui qui l'empêche d'être homme. Vous savez que le monstre économique dont nous sommes tous la proie à des titres divers, qui fait de l'humanité une utopie d'une insupportable tristesse et de la vie humaine un malheur où la mort même ne joue qu'un rôle secondaire, vous savez que ce monstre n'est entretenu que par la paresse ou la bêtise, la veulerie ou la lâcheté d'une certaine catégorie d'hommes qui ne veulent rien, ne souhaitent rien, ne désirent rien, qui ne sont définis que par leur appartenance à ce pouvoir d'un autre genre qu'est le profit. Il n'y a

rien à opposer au pouvoir du profit, que le pouvoir révolutionnaire. Les choses deviennent ici tout à coup très simples. Réfutez-vous la vue selon laquelle, si personne ne voulait plus de ce monstre, il cesserait d'exister ? Si personne n'en voulait plus, il cesserait d'exister. Il cesserait d'exister à l'instant.

Dionys Mascolo •

•
Dionys
Mascolo, *Le
Communisme*,
Paris,
Gallimard,
1953, p. 479.

Une égal'humanité

L'égalité est une idée neuve en Europe, comme le bonheur. Cette situation est nouvelle : ce sera la situation du *bonheur de l'égalité réalisée* selon Dionys Mascolo. En 1953, Mascolo publie chez Gallimard *Le Communisme* le livre unique et inégalé de l'autre communisme, contre Staline et contre de Gaulle. À cette époque, la politique rencontrait la démocratie, puisqu'elle ne craignait pas de penser et de vouloir vivre la révolution.

Le bonheur est la situation d'hommes qui se sont mutuellement reconnus pour être porteurs des mêmes besoins, et dont toutes les relations par suite sont fondées sur cet acte double, le plus ouvert et le plus engageant, d'une simplicité souveraine, qui est l'aveu par chacun de sa nature matérielle, c'est-à-dire de sa propre faiblesse, et la reconnaissance entière de la nature matérielle, donc de la faiblesse de l'autre •

•
Ibid., p. 475.

La révolution a cours. Les hommes la font. Ils ne veulent pas la voir. La révolution a nom humain : humanisme. L'humanité n'est pas un nom, c'est l'homme par définition. L'humanisme est l'acte humain par excellence. L'humain est le militant de son humanité. Qui veut la grandeur et le malheur. L'humanisme est un théâtre, pas une idée. L'humanisme n'est pas une défense de l'homme, pas une religion de l'homme : l'humanisme est le nom vrai de la réalité humaine, de l'humanisation. C'est une technique et c'est la vie. Pour être un humain, il faut continuer à le devenir, c'est l'unique rêve qui vaille. Rien d'autre ne devra consoler : humaniste se dit comme on dit communiste, pour faire hurler les morts et les âmes. Contre la honte et l'outrage fait au peuple. Commencer un monde est de notre fait ici.

Matière, vie et amour

Ce livre veut quelque chose. Un livre peut-il vouloir ? Ce livre veut l'humain en tant que tel. Il cherche un humain, dans le sens où il veut dire ce que c'est que de l'humain, matériellement. Car il y a de

l'humain au présent qui pousse son humanisme vers le futur. La table est rase du passé. Qui est cet humain qui marche ?

De Maldoror à Michel Surya, il y a la route. L'itinéraire ne pose pas de problème, c'est une voie unique et irrémédiable, déjà. Céline et Bataille, de Roux et Mascolo, puis malheureusement Muray et heureusement Surya. Cette route, deux voies, existe pour moi grâce à un homme (pour les uns c'est l'inconnaissable, pour les autres c'est le prochain) : Robert Antelme.

En juin 1945, alors que son ami Dionys Mascolo l'a sorti des camps depuis quelques semaines, pas plus, Robert Antelme lui écrit une lettre que ce dernier ne découvrira et lira que quarante ans plus tard : une lettre dans laquelle il écrit quel humain il est devenu à cet instant-là et qu'il demeurera. Si pour Antelme son ami Mascolo, lui, doit continuer (la vie), lui Antelme s'est arrêté, à travers une naissance qui sans être une résurrection est une nouveauté, une origine et une vie entière en même temps, un impossible possibilisé. Antelme est le nom de l'avenir de l'humain : ni surhumain, ni post-humain, l'humain même. Dionys Mascolo dans son livre Autour d'un effort de mémoire paru chez Maurice Nadeau en 1987 tente de comprendre cet événement humain. Son ami Antelme, malade de la mort des camps, lui annonce au-delà du temps que la vie humaine se maintient vivante après la mort, que cette vie est purement humaine et que la mort n'est rien.

Les mots de Robert Antelme pour énoncer l'événement qui établit la nouveauté de l'être humain après Dachau sont ceux-ci :

J'ai le sentiment, que n'ont peut-être pas tous mes camarades, d'être un nouveau vivant, pas au sens Wells du mot, pas au sens fantastique, mais au contraire au sens le plus caché. De sorte que ma véritable maladie qui naissait si tendrement voici quelques semaines – elle était alors supportable – atteint maintenant sa maturité et devient très ingrate. Voici un appendice qui se développe, un esprit sans canaux et sans cases, une liberté en somme peut-être prête à se laisser saisir, peut-être aussi à annihiler les autres libertés, soit pour les tuer, soit pour mieux les embrasser. Si l'on voulait donc voir se former un homme, on pourrait m'observer de près, en faisant la part du caractère morbide de la formation. En 1945, pour Antelme, c'était le bon moment : le retour de la mort

vivante, quand la connaissance de soi est conscience de tout et de tous. L'arrêt de vie est cela : inventer la vie qui va avec le vivant qu'on sait qu'on sait être. C'est long à écrire ici, mais c'est un instant. Mascolo, l'ami de Robert Antelme, aura essayé toute sa vie de construire la philosophie de cet arrêt de vie, comme une révolution, comme un communisme et comme l'amour. Ce livre doit tout à ce retour-là, à cet homme-là : il parlera de la vie parce que Robert Antelme a tenu bon et a maintenu un bond. Le bond dans la vie arrêtée d'Antelme rend possible l'humanisme qu'il faut aux humains, un humanisme des besoins humains, fait de la poésie, de la philosophie et de la politique. Sachant mourir, c'est vivre qu'on doit à Robert Antelme. Et grâce à Georges Bataille qui, avant guerre, pensait déjà l'arrêt de vie antelmien, grâce à Mascolo, l'ami, et à Surya le petit frère aimant, gardien de la connaissance et écrivain de la pensée.

Que dit alors Robert Antelme dans sa lettre de 1945 à Dionys Mascolo ? Il dit clairement que la mort vivante enseigne la vie mortelle, ce que tout un chacun sait sans le savoir, puisque c'est la solitude et la singularité qui sont souvent refusées et dévalorisées : Antelme sait que Mascolo va lui reprocher cet abandon de l'autre, alors que c'est justement la prise sur soi et en soi de tout autre dont il s'agit pour Antelme lorsqu'il se reconnaît comme l'humain par excellence – il nomme cela son paradis, ce moment de vie qui suit tout juste la mort vécue (dans les camps de la mort). Ce qu'il écrit à Mascolo, littéralement : un homme peut se former comme un nouveau vivant avec tout ce qui pousse hors des canaux et des cases, mais dans la ligne générale et humaine, complètement libre. Ce que Antelme fait là c'est tout simplement une libération de l'humain ; il n'y a plus d'autre définition possible de la liberté que celle de Robert Antelme. C'est l'événement. Est libre celui qui s'est fait pousser l'appendice matériel humain qui peut lui faire tuer ou aimer l'autre. Ce supplément est d'âme et de matière, il est de la vie en acte et en forme : mieux qu'une scène, un plateau servi. Ce n'est plus jamais une maladie, cela devient une formation. Une nouvelle forme d'existence, un agencement inédit, la nouveauté dont parlera Ducasse parodiant et inversant Pascal, dans Poésie I : l'homme est nommé par lui la sœur de l'ange.

L'homme est le vainqueur des chimères, la nouveauté de demain, la régularité dont gémit le chaos, le sujet de la conciliation. Il juge de toutes choses. Il n'est pas imbécile. Il n'est pas ver de terre. C'est le dépositaire du vrai, l'amas de certitude, la gloire, non le rebut de l'univers. S'il s'abaisse, je le vante. S'il se vante, je le vante davantage. Je le concilie. Il parvient à comprendre qu'il est la sœur de l'ange.

Pour Maldoror : ce sera le corail vermeil.

La matière de l'homme est le corail vermeil

Écoutez-moi donc, et ne rougissez pas, inépuisables caricatures du beau, qui prenez au sérieux le braiement risible de votre âme, souverainement méprisable ; et qui ne comprenez pas pourquoi le Tout-Puissant, dans un rare moment de bouffonnerie excellente, qui, certainement, ne dépasse pas les grandes lois générales du grotesque, prit, un jour, le mirifique plaisir de faire habiter une planète par des êtres singuliers et microscopiques, qu'on appelle *humains*, et dont la matière ressemble à celle du corail vermeil[●].

Ici, le lecteur s'enhardit et, devenu momentanément féroce, trouve un chemin sauvage.

Nous sommes chez Ducasse. Isidore Ducasse est ce poète français qui, à l'époque de la Commune de Paris, a écrit *Les Chants de Maldoror* et *Poésies*. On ne sait rien de lui, ou presque rien. Son œuvre attendra les années trente pour être lue et révélée par les surréalistes.

Maldoror est le nom de tous les noms. À la place de Dieu, qui perd par là son nom. L'image de début de bobine, c'est *Maldoror et Dieu*. Les spectateurs regardent et se demandent qui est la personne à côté de Maldoror, sur la photo. Dans le deuxième chant, on voit Maldoror s'adresser à Dieu, pour le remettre à sa place, sur le chemin humain, positionné pour recevoir les coups et les injures. On peut résumer le passage qui suit à une interpellation virile du genre : « Viens, si tu es un homme ! »

Je le connais, le Tout-Puissant... et lui, aussi, doit me connaître. Si, par

● Comte de Lautréamont, *Les Chants de Maldoror* et autres œuvres, Paris, Le livre de poche, 1992, p. 158.

hasard, nous marchons sur le même sentier, sa vue perçante me voit arriver de loin : il prend un chemin de traverse, afin d'éviter le triple dard de platine que la nature me donna comme une langue ! Tu me feras plaisir, ô Créateur, de me laisser épancher mes sentiments. Maniant les ironies terribles, d'une main ferme et froide, je t'avertis que mon cœur en contiendra suffisamment, pour m'attaquer à toi, jusqu'à la fin de mon existence. Je frapperai ta carcasse creuse ; mais, si fort, que je me charge d'en faire sortir les parcelles restantes d'intelligence que tu n'as pas voulu donner à l'homme, parce que tu aurais été jaloux de le faire égal à toi, et que tu avais effrontément caché dans tes boyaux, rusé bandit, comme si tu ne savais pas qu'un jour ou l'autre je les aurais découvertes de mon œil toujours ouvert, les aurais enlevées, et les aurais partagées avec mes semblables. J'ai fait ainsi que je parle, et, maintenant, ils ne te craignent plus ; ils traitent de puissance à puissance avec toi •.

•
Ibid., p. 65.

On verra que la littérature peut faire cela, elle aussi : faire venir l'homme précisément (selon les moyens nécessaires, souvent révolutionnaires) à la place de Dieu. De bas en haut et sur le même chemin. On trouve ce même geste, cette poétique, dans un livre oublié et magnifique paru en 1928 aux *Cahiers du Sud* : *Le Comte de Lautréamont et Dieu*, de Léon Pierre-Quint •.

•
Léon Pierre-Quint, *Le Comte de Lautréamont et Dieu*, Paris, Fasquelle, 1967.

Pierre-Quint connaît bien Isidore Ducasse, son humour et sa folie. Il écrit cet essai parce que Breton veut projeter Lautréamont comme une balle en or dans la tête de la bourgeoisie et de l'Occident. L'attaque est surréaliste à souhait. Pierre-Quint fait le boulot : la tête est touchée. C'est l'humour du poète qui est affirmé, c'est la guerre totale qui est déclarée.

En 1928, Léon Pierre-Quint est proche des poètes du *Grand Jeu* : René Daumal et Roger Gilbert-Lecomte. *Le Grand jeu* se présentait comme le *casse-dogme*, un mouvement dans la poésie pour détruire l'être au cœur et ramener l'un à tout ce qui devient. Rien de mieux que Maldoror dans la recherche du combat égal à égal avec Dieu lui-même, mais plus radical encore, car moderne. *Le casse-dogme* du *Grand jeu* ne manquait jamais par ailleurs de se finir dans le rire, le rire en grand de *l'homme qui rit* ou bien de l'homme au sourire qui tranche.

Il s'agit avant tout de faire désespérer les hommes d'eux-mêmes et de la société. De ce massacre d'espoirs naîtra une Espérance sanglante et sans pitié : être éternel par refus de vouloir durer. Nos découvertes sont celles de l'éclatement et de la dissolution de tout ce qui est organisé. Car toute organisation périt lorsque les buts s'effacent à l'horizon de l'avenir, qui n'est plus qu'une barre blanche posée sur le front. Ainsi s'émietteront les idoles entre lesquelles les hommes partagent leur adoration – ils ne savent pourquoi ni comment. Il est inutile de les nommer : elles empoisonnent l'air •.

Une vie selon Maldoror s'expérimente dans ses lignes et dans ce jeu : on est loin de la poésie, on entre en politique par là. Léon Pierre-Quint aime chez Maldoror ce qu'il aime dans le *Grand jeu* : d'abord la révolte et ensuite l'humour. Ce sont les conditions de la joie. De la même manière, le surréalisme d'André Breton appellera à la *révolution perpétuelle* via le marxisme et le matérialisme. Même humour, même insurrection. S'il s'agit de dire ce qu'est l'homme ; de deux choses l'une, soit c'est la révolution, soit c'est la bête. Dans les deux cas, Dieu n'est pas de la partie, s'en lave les mains. L'alibi divin est toujours le même : « J'ai déposé l'homme au coin de la rue et je suis parti, après... ce n'est plus mon affaire. » D'où le rire qui nous prend et la révolte qui nous pousse. Grâce à Dieu.

Chez Léon Pierre-Quint, c'est une morale sans dieu qui s'établit, fière et très douce, dense et très humaine, comme une délicate injonction d'être homme, en toute simplicité et absurde évidence :

Révolution ne signifie rien d'autre que rétablissement brusque d'un nouvel équilibre, remplacement d'un état social par un autre •.

La joie véritable est négative : elle n'apparaît qu'aux limites de la vie. La joie, c'est l'impression de ne plus appartenir à la vie •.

L'anarchie de la *révolte absolue*, que Maldoror représente dans sa plus belle expression, resterait un peu terre à terre si le poète ne l'avait dépassée d'un bond. Mais en nous faisant pénétrer dans le pays à l'envers de l'humour, il a amené cette très simple histoire d'un adolescent insoumis à se réfléchir en images multiples, déformées dans tous les sens. Il

•
« La circulaire du Grand Jeu », in *Les Poètes du Grand Jeu*, Paris, Poésie/Gallimard, 2003, p. 30.

•
Léon Pierre-Quint, *Le Comte de Lautréamont et Dieu*, op. cit., p. 101-102.

•
Ibid., p. 110.

commun, c'est que la pensée du premier coup y domine et triomphe au point de faire oublier le langage. « Qu'il mourût... Je ne vous hais pas... langueur voluptueuse... La guerre est la guerre... » Soit littéraire ou banal, le lieu commun est un événement de langage qui, dès sa première apparition, nous ravit en esprit •.

•
Jean
Paulhan,
*Les Fleurs
de Tarbes*,
Paris, Folio/
Gallimard,
p. 164.

La pensée du premier coup, quand elle a lieu, et elle a nécessairement lieu, fait le monde : ce n'est pas tragique, c'est seulement un coup.

Coup de dé et coup de tête.

L'acéphalite est guérie.

L'esprit est ravi.

Pas de hasard. La pure nécessité de ce qui est.

Immanence mon amour.

Une vie.

Selon Louis-Ferdinand Céline cela s'appelle le style.

Il me semble qu'il s'est d'abord agi pour moi d'avaler la mort sous son côté le plus terrible sans me laisser impressionner assez pour ne pas en rire. Il s'agit bien là de quelque chose qui est nettement athée parce qu'on ne peut pas rire de la mort en présence d'un Dieu qui est un juge.

Georges Bataille

Rire...

« D'avance, mon sang se sait risible. Mon absence appelle aussi. Elle appelle Dieu : il est la plaisanterie des plaisanteries, la seule qui ait la force d'invoquer un cadavre pissant le sang, un cadavre de supplicé. • »

•
Georges Bataille, « Le pur bonheur », in *Œuvres complètes*, t. XII, op. cit., p. 485.

De Dieu

« Il y a pour l'homme un moment de grandeur inconditionnelle où le silence se fait, où la tête qui ne tourne pas est plus forte que la douleur, où la pensée a la pureté du vice. • »

•
Ibid., p. 530.

Sur Bataille

La philosophie de Georges Bataille, comme l'écrit Michel Surya dans Georges Bataille, la mort à l'œuvre (Tel/Gallimard, 2012), commence par la découverte du rire (avant 1920, le jeune Bataille ne riait pas puisque son vieux père aveugle et paralytique est mort abandonné sous les décombres dans Reims bombardé en août 1914), découverte qui remplacera Dieu dans son esprit et lui permettra de philosopher c'est-à-dire de fabriquer une pensée de l'homme d'abord matérialiste et athéiste.

Rire et penser (Dieu même)

Comme l'écrit Georges Bataille lui-même dans la préface à *Madame Edwarda*, le livre qu'il a écrit pendant la guerre de 39-45 sous le pseudonyme de Pierre Angélique : « Nous ne pouvons ajouter au langage impunément le mot qui dépasse les mots, le mot *Dieu*; dès l'instant où nous le faisons, ce mot se dépassant lui-même détruit vertigineusement ses limites • »; or c'est ce dont il s'agit ici : *impunément* en rajouter sur Dieu, sur le nom et sur la langue, agencer à Bataille, ajouter au rire de

•
Georges Bataille, *Madame Edwarda / Le Mort / Histoire de l'œil*, Paris, éditions 10/18, 1973, p. 17.

l'écrivain, le langage qui explique la mort de Dieu et le théâtre qui ordonne les nouveaux masques de la réalité (fascisme, catholicisme, matérialisme, athéisme). Et ne plus rien détruire.

Quelle est donc cette philosophie de Bataille qui va permettre ici de rire de Dieu même et qui va faire entendre le rire de Dieu, lui-même ?

C'est une philosophie à *la vie à la mort* qui relance pour la *modernité* une philosophie *entière* de l'homme *entier*; philosophie pas morte, Bataille vivant.

Il faut pour commencer donner à lire ce qu'un dictionnaire Bataille rendra compréhensible et didactique. Le rire est pour après, la philosophie est toujours du lendemain. D'abord la fabrication des concepts pour prendre en main Bataille, une machinerie humaine, une érotique et une poétique.

Et pour revenir à *Madame Edwarda*, il faut aussi commencer là où Georges Bataille dans sa préface en finit avec la pensée quand il écrit avant le texte de la découverte érotique de Dieu ceci : « À l'issue de cette réflexion pathétique, qui, dans un cri, s'anéantit elle-même, en ce qu'elle sombre dans l'intolérance d'elle-même, nous retrouvons Dieu. C'est le sens, c'est l'énormité, de ce livre *insensé* : ce récit met en jeu dans la plénitude de ses attributs, Dieu lui-même ; et ce Dieu, néanmoins, est une fille publique, en tout pareille aux autres. Mais ce que le mystique n'a pu dire (au moment de le dire, il défaillait), l'érotisme le dit : Dieu n'est rien s'il n'est pas dépassement de Dieu dans tous les sens ; dans le sens de l'être vulgaire, dans celui de l'horreur et de l'impureté ; à la fin dans le sens de rien... • »

•
Ibid.

Les concepts du *bataillisme* s'établissent donc ainsi et dans leur ordre *divin* ou ordre du *rien* :

Immanence / pal / singularité / chance / mort / expérience / négativité / communication / souveraineté / hétérogénéité / homme entier / tache aveugle / mise en jeu / corps / nietzschéen / rire.

La méthode sera *deleuzienne* pour donner à lire une opération et une expérience : conceptualiser revient à établir le

premier degré du sens, la première instance, ce qui agence une vie, une pensée. Une nouvelle forme d'existence. De nouvelles questions :

Pourquoi faut-il créer des concepts, et toujours de nouveaux concepts, sous quelle nécessité, à quel usage ? Pour quoi faire ? La réponse d'après laquelle la grandeur de la philosophie serait justement de ne servir à rien est une coquetterie qui n'amuse même plus les jeunes gens. En tout cas, nous n'avons jamais eu de problème concernant la mort de la métaphysique ou le dépassement de la philosophie : ce sont d'inutiles, de pénibles radotages. On parle de la faillite des systèmes aujourd'hui, alors que c'est seulement le concept de système qui a changé. S'il y a lieu et temps de créer des concepts, l'opération qui y procède s'appellera toujours philosophie, ou ne s'en distinguera même pas si on lui donnait un autre nom •.

•
Gilles
Deleuze,
Félix Guattari,
*Qu'est-ce
que la
philosophie ?*,
Paris,
éditions
de Minuit,
1991, p. 14.

Philosophie de Bataille (définitions)

Immanence. – Est immanent ce qui ne renvoie à rien d'autre qu'à ce qui est, qui renvoie au rien qui fait tout et au tout qui vaut ce rien. Sans ailleurs quand l'ici est là, sans autre monde quand c'est le monde qui est vécu, agi, pensé, décidé. Reste immanent ce qui invente les *suppôts* et les théâtres qui fabriquent, pièces et mains d'œuvre, l'humanité de l'être humain. Les noms du suppôt sont *vivre, jouer, mourir, travailler* : la scène pour le suppôt se décline sous forme économique, politique et esthétique. L'intrigue qui agence les scènes, les entrées et les sorties, a nom la Morale du sommet. Ni idéal ni divine, la vie du suppôt fait avec tout ou rien, elle incorpore et spiritualise tout ou rien, en tout cas elle incorpore et spiritualise l'ensemble de ce qui existe sur la scène donnée d'avance, pour tous et pour personne. L'être ou suppôt est absolument l'*immanent*, comme la projection matérielle et force occupante de ce que les métaphysiciens, jadis, nommaient le *transcendental* : ici et là pas de conditions de l'existence, l'existence elle-même, pas non plus de catégories de la pensée, la pensée elle-même. C'est

la réalité, au présent absolu, de *l'être sans écart*. Dieu qui serait, quant à lui, un être au-dessus de l'être, l'être juste là au-delà, Dieu donc disparaît de la scène puisque l'écart qu'il fonderait n'a pas lieu d'être. Au sens propre, Dieu est mort car il n'y est pas. Il posait par son être un outre-lieu, un outre-là et un outre-soi qui ne peut précisément participer de ce qui est là. Dieu en s'écartant crée la scène sans Dieu de l'*immanent* absolu. La théologie négative le savait de son côté (le côté avec Dieu quand même) : le *bataillisme* le ramène à soi (tout contre Dieu), le dieu reste ce qui s'agite au bord de la scène et qu'il faut jouer gagnant en le perdant, puisqu'il n'y a pas d'outre-scène et que *la geste* transcendante devient pour le jeu humain un moment compris dans la dynamique *immanentiste*. Le bataillisme milite pour un théâtre d'avant-garde, sans reprise ni première, théâtre permanent de la scène poussée à la limite, du jeu donné à l'extrême. Au su et au vu de tous les *spect (r)acteurs* éternellement présents.

Pal. – C'est là où ça fait mal. Mieux dit : c'est le mal que ça fait là. Quand la singularité du sujet expose, pris par elle, sorti de lui, la multiplicité de l'être en devenir. Les philosophes s'amuserent beaucoup de cette croix, de cette *crucifiction*, de ce crucial. Pas Georges Bataille qui l'expérimente sérieusement, pour rire. Est expérience du *pal* (à un *m* près c'est le mal, à un *aime* proche c'est le rôle) une extase qui tient et qui progresse : le pal est point de coordination de la vie et de la mort, de l'amour et de la peine, de la haine et de la joie. En ce point, l'unité commence à chiffrer : il y a du mouvement dans le *un* pour aller dans le *multiple*. L'acteur prend la forme, mis en pal, mis à mal, de la plante carnivore : ce qui est vu sur la table de dissection du comte de Lautréamont, entre le parapluie, la machine à coudre et le poil de Dieu, n'est pas loin de donner une bonne représentation de l'expérience *palique*. Plus qu'identité et plus qu'unité, singulier et universel à la fois, le pal fait rire : ce n'est pas possible de se mettre dans cet état-là, et pourtant si. L'impossible bien est une scène à jouer sur le bord de la scène

du possible : passer/pousser jusqu'au pal, c'est devenir Dieu juste avant la fin de Dieu. *L'athéologie* est le nom de la science (expérimentable) du pal : si la théologie, même négative, prend Dieu en compte, en grippe, en charge (c'est selon), en jeu et au sérieux, l'athéologie (à un déplacement de virgule près) refuse en bloc la mystique, son transport, sa montée, son ciel et ses affres. Au point de *fusion* de la scène de la mort de Dieu, le pal ouvre le placard, fait rire, l'amoureux du genre humain en sort, c'est un succès. Bataille refuse ici d'admettre une extériorité de l'être humain : en pal, en mal, en rôle, l'homme est entièrement épinglé sur le plan d'immanence. Le bataillisme est une injonction faite au vivant humain de bouger épinglé, de monter rabaissé, de vivre mort. C'est le pal.

Chance. – C'est tout. Ce n'est que cela. Dieu n'existe pas, rien n'est permis. Le jeu joue le jeu. Pas de maître du jeu, pas de jeu de maître. La chance tombe à pic sur le pal. Toute chance est le fait d'une dépense, qui vaut mieux que le risque ou le coup de folie. La chance est le résultat d'une perte, d'un lâcher et d'une augmentation, d'un rattrapage. Jamais, quand la chance est là, il n'est possible de se dire qu'un mal aura été évité. La chance n'est pas le contraire du mal pour un bien, elle est la continuation de la mort par d'autres moyens. La chance est volonté de mettre en jeu le jeu : elle est divine pour cette raison et pour cette raison seulement. Elle limite le possible en tombant : impossible n'est pas chanceux. La chance, c'est de l'impossible en acte, bien fait. Penser la mort, dire cette chance, vivre et jouer.

Mort. – C'est rien.

Négativité. – La négativité est ce qu'il faut saisir positivement chez Bataille, dans les récits de Bataille, dans les livres de Bataille, dans l'expérience de Bataille et qui demeure le plus difficile à saisir lorsqu'on reste lecteur de Bataille, lorsqu'on reste soi-même, un autre Bataille peut-être ou bien un autre tout court, différent, un peu toujours *négatif* sur le bord. C'est le

propre de la philosophie de Georges Bataille que de laisser libre cours au négatif, sans le dialectiser, sans le transcender, sans le conceptualiser : dialectiser, transcender, conceptualiser ont toujours été *faits* pour le déminer, le déconnecter, le décharger. Or la négativité ne vaut humainement que pour miner, communiquer, charger l'être de devenir. Pour imprimer au devenir le caractère de l'être. Et pour imprimer à l'être le caractère du devenir. Bien malin le métaphysicien, après Bataille, qui saura à nouveau séparer l'être du devenir. La négativité chez Bataille est *sans emploi* mais elle est au *travail* : il y a pour tout un chacun comme la planche, le pain et la boulangère mis à disposition, chacun prenant la place *entière* du boulanger, tout spectateur et tout acteur ; ce dernier met en œuvre tous les moyens, toute la gratuité, toute la vie et toute la dépense dont il est capable pour rien ; le boulanger pétrit et fait cuire le monde, il est nu par la négativité de son existence et il est entier par la position de son essence. L'un dans l'autre, l'homme joue la mort gagnante pour se perdre vivant. C'est alors le rire qui vient comme issue au négatif, comme l'intrigue posée que la scène humaine supporte pour faire avancer les choses et les êtres qui sont là. Ce n'est pas une chute, ce n'est jamais une chute : c'est un espace de phase, un espace lu et vécu sans linéarité, sans histoire et sans orientation. L'image que Bataille promeut est celle-ci pour montrer la scène en jeu : il s'agit de vivre la brûlure, plutôt que de voir venir puis partir le feu. Il est question de brûler sans consumer. De mourir contre la mort elle-même. « L'expérience intérieure ne débouche donc pas sur une fuite, un refus, encore moins sur une "mutilation" que Bataille reproche aux mystiques, mais, au contraire, sur l'illimité de l'homme, sur l'infini de ses possibles : poésie, amour, érotisme, ivresse, souillure, tout doit se vivre jusqu'au bout, c'est-à-dire dans l'excès, cet excès qui est connu et vécu à son maximum d'intensité dans l'expérience. • » La négativité est sans fin et sans raison, elle ne sert rien, elle permet qu'un dieu n'y soit pas, elle pose l'être humain *à la merci d'un coup de chance*.

Communication et mise en jeu. – La communication est la mise en jeu de l'être humain par lui-même selon la scène du *ruissellement de l'être*:

Georges Bataille, *Sur Nietzsche*, in *Œuvres complètes*, t. VI, Paris, Gallimard, 1973, p. 44.

La « communication » ne peut avoir lieu d'un être plein et intact à l'autre : elle veut des êtres ayant l'être en eux-mêmes mis en jeu, placé à la limite de la mort, du néant ; le sommet moral est un moment de mise en jeu, de suspension de l'être au-delà de lui-même, à la limite du néant. • C'est quand l'être lui-même est devenu le temps – tant il est rongé au-dedans – quand le mouvement du temps fit de lui, longuement, à force de souffrances et d'abandon, cette passoire où le temps s'écoule, qu'ouvert à l'immanence il ne diffère plus de l'objet possible. •

Ibid., p. 164.

Corps. – Le corps est nietzschéen, il rit car il a le savoir gai.

Philosopher danger!

Georges Bataille nous parle dès 1944, il écrit *Sur Nietzsche*, et nous philosophons avec lui en 2012, 2013 et 2014 à l'époque de la guerre du XXI^e siècle.

Si j'avais quelque jour l'occasion d'écrire de mon sang de dernières paroles, j'écrirais ceci : « Tout ce que j'ai *vécu*, dit, écrit – que j'aimais – je l'imaginai *communiqué*. Je n'aurais pu sans cela le vivre. Vivant solitaire, parler dans un désert de lecteurs isolés ! accepter la littérature – l'effleurement ! Moi, ce que j'ai pu faire – sans rien d'autre – c'était de me jouer, et je tombe, dans mes phrases, comme les malheureux qui sans fin s'étendent aujourd'hui dans les champs. » Je désire qu'on rie, qu'on hausse les épaules. •

Georges Bataille, *Sur Nietzsche*, *op. cit.*, p. 31.

À la fin du livre écrit entre février et août 1944, lorsque les Allemands quittent Paris et que les Américains arrivent, Bataille constate : « Les Allemands suent de toute façon la médiocrité transcendée. L'« immanence » des Américains est indéniable (leur être est en eux-mêmes et non au-delà). • » Ce qui veut nous dire que, depuis 1945, au bas mot, nous sommes morts *transcendés* mais vivants *immanentisés* : c'est en tant que catholiques, métaphysiciens, capitalistes, spiritualistes que nous continuons à périr, mais c'est en tant que matérialistes,

Ibid., p. 179.

démocratistes, révolutionnaires, *humanarchistes* que nous voulons vivre. Tous termes à reprendre ici pour survivre et à penser à nouveaux frais pour être, par exemple, nietzschéens. Avec Bataille la philosophie a goûté au sang, elle a touché au cœur.

Philosophe au premier sang!

A-t-on bien compris, à le lire jusqu'au bout, que toute la philosophie écrite par Georges Bataille n'est qu'*une vie*, soit une prise de communication et une guerre vivante avec les écrits de Nietzsche, et uniquement avec ce que Nietzsche a écrit, dans ses cahiers, ses notes, ses livres et ses feuillets. Le livre de Nietzsche qui est la vie pensée de Nietzsche temporise et ponctue l'écriture de philosophe de Georges Bataille : avec en point d'orgue, au sommet, le livre nietzschéen par excellence, celui que Bataille titre *Sur Nietzsche* pour, en 1944, passer le temps de la guerre tout en pensant le rire de l'homme.

Nietzsche, de son côté, eut cette mauvaise pensée en 1888 : « Nous rendrons la philosophie dangereuse, nous en changerons la notion, nous enseignerons une philosophie qui soit un danger pour la vie » ; Bataille en fit une chance et sa volonté en 1944. « Ma vie, en compagnie de Nietzsche, est une communauté, mon livre est cette communauté », écrit-il dans *Sur Nietzsche*. C'est avec ce livre que Georges Bataille sort Nietzsche et sa philosophie du fascisme et de l'Allemagne hitlérienne et qu'il le fait bien, car il le fait par la pensée et par l'impossible, autrement dit pour rire : « Nous devons – notre pensée doit – aboutir, libérer l'action. Le problème posé dans ce livre est celui de l'homme ne pouvant plus ni se tromper soi-même ni se fragmenter devant faire face aux nécessités d'un monde de plus en plus mouvant. Ce livre à la fois scelle l'accord de la folie pure et de la simple raison (la plus exigeante). • »

• *Ibid.*, p. 378.

Il est donc sérieusement question ici de l'état *théopathique* ou *pal*. C'est ce qu'il faut expliquer. C'est ce que le cœur permet et que la morale chez Bataille ne réprouvera plus. Mieux que la

À la fin

Philippe Lacoue-Labarthe, dans *Phrase*
(c'est un enfant qui parle):

Je termine, je dois terminer: je sens monter une colère sans nom, je préférerais vous en épargner le spectacle. Mais je sais bien que la violence est inévitable, il n'y a jamais d'apaisement.

Au fond, il n'avait rien de plus à annoncer que ceci: c'est arrivé, ce qui doit advenir est advenu, de toujours. La blessure que nous sommes, notre infirmité native, celles qu'on peut saisir dans chaque regard ou dans chaque inflexion, nous sont absolument antérieures. Nous sommes déjà morts, nous le savons. Même les enfants le savent, et du reste ils en pleurent. Il n'y a là aucun secret, et ce qu'il m'a dit de vous dire n'est pas un secret. Rien n'est invouable»

En somme, je me refuse à dire «Amen». Ou: «Ce n'est rien, je l'attendais, je le veux bien. •»

•
Philippe
Lacoue
Labarthe,
Phrase, Paris,
Christian
Bourgeois
éditeur,
2000,
p. 107-108.

Essai 3

Le poème comme politique, Charles Péguy

Il faut faire les frais temporels. C'est-à-dire que nul, fût-ce l'Église, fût-ce n'importe quelle puissance spirituelle, ne s'en tirera à moins d'une révolution temporelle, d'une révolution économique, d'une révolution sociale. D'une révolution industrielle. À moins de payer cela.

Charles Péguy

Nous sommes au temps des cabotins
de la masse. Ceux qui font des gestes
différents ne sont déjà plus de nulle part.

Dominique de Roux

Voilà longtemps que l'internationale
de la propriété des consciences est réalisée
et elle n'est pas près de lâcher prise.

Antonin Artaud

Mon orgueil s'est coloré avec
la pourpre de ma honte.

Jean Genet

Veillons et armons-nous en pensée.

Georg Büchner

Péguy contre France

L'époque redevient moderne et historique, elle *idéologise* français. L'époque ressert les plats et repasse les chemises, elle cherche *son* juif. À nouveau, un chef devra châtrer son bouc, une gouvernance pourra confronter de la race, une intelligence politique saura emporter des masses.

Ce sont des Français qui ainsi se mettent des « Roms » sous la dent, qui laissent jouer leurs pattes de chat avec la souris « musulmane ». Contre ça (pour ne plus jamais ça), une seule vie (morte en quatorze) : Charles Péguy.

Charles Péguy est cet écrivain et poète qui, à partir de l'affaire Dreyfus, invente l'idée que la République n'est pas nécessairement la démocratie, que la politique n'est pas forcément un humanisme, que le christianisme ne fabrique pas toujours une bonne mystique. Car pour lui, il y a la mystique et une mystique, comme il y a la politique et le politique. Péguy, pour ne pas jouer petitement « ni droite, ni gauche », travaille une grande politique à droite *et* à gauche. Autrement dit, il établit, en le vivant, un corps pensant et politique pour une humanité *pharmacologique*, soignante et morbide à la fois, remède et poison en même temps, une humanité du *genre* humain lorsque ce dernier est compris comme simplement *les gens d'ici et d'ailleurs*, ce qu'il a le droit, lui, Péguy, de nommer *des Français*.

À ce titre, l'usage « mécomtemporain » de Charles Péguy comme penseur politique ne vaut que dans un cadre *cosmopolitique*, c'est-à-dire n'a un intérêt que pour défendre, comme en quatorze, un humanisme des besoins contre une France des fascismes.

C'est donc du nietzschéisme de Péguy qu'il faut partir (une gauche, une souveraineté, une ligne, une vie), c'est vers la défense d'une démocratie nietzschéenne et péguyste qu'il faut aller.

Il s'agit de dire, par exemple, un novembre français lors d'une période « socialiste » de vaches maigres et de plans sociaux.

« Le socialisme » reste le mot d'ordre politique qui est le

plus donné en pâture par les médiatiques pour énerver la gouvernance et dénervier la droite française en phase d'opposition « républicaine toujours ». Le dit « socialisme » de François Hollande n'est pas socialiste, n'est pas un socialisme, ce « socialisme » donné, vendu, ouvert au vent n'est pas le socialisme du français Péguy, n'est pas le socialisme pour les gens, celui que Péguy écrivait et pensait dans ses cahiers publiés à la quinzaine. Ce socialisme français « hollandien » n'est pas le socialisme, n'est ni une politique ni une mystique, ni des actions humaines ni des volontés humaines, actions et volontés qu'il faudrait d'abord aimer avant de les savoir gérer. Ce « socialisme » moderne et français n'est pas une vie pour les Français. Qui meurent le dimanche. Qui meurent à la petite semaine chômée, qui meurent *dépolitisés* puisque *déspiritualisés*.

C'est mort pour aujourd'hui.

Ce mois de novembre de commémoration (Colombey-les-Deux-Églises, Arc de Triomphe, Marne), d'une grande guerre l'autre, voit les politiciens pousser comme champignon sur les tombes des héros et des saints. Ils sont tous venus parce que le Français est mort. Il y a toute une vie politique française qui se plie en deux devant une vieille mystique, une ancienne morale : mais ni Charles Péguy, ni Bernard Lazare ne seront cités au rang d'honneur de la patrie reconnaissante. Par contre, seront reconnus par eux-mêmes et par eux seuls les François Hollande, François Fillon, Jean-François Copé, Marine Le Pen, Manuel Valls. Ce sont des noms célèbres de la France éternelle du jour devant le tombeau vide et général d'un français réel, un paysan, un soldat, une femme de ménage, un ouvrier, un instituteur, une vie, une immanence. Péguy est dans la tombe et quand il regarde ce qui se penche vers lui d'une République aujourd'hui inclinée, rien ne s'abîme chez lui, rien ne remonte, rien ne passe. Ni couronnes, ni fleurs.

Il n'existe pas, et pour cause, de mort française. D'un quatorze l'autre, pas de retour, pas de recours : la France n'a pas eu lieu, n'aura pas lieu, la France ne doit plus avoir lieu.

Lorsqu'en 1903, Charles Péguy voit mourir son ami Bernard Lazare, le juif, l'anarchiste, l'écrivain, le critique, il fait son deuil de toute France possible (ce sera écrit dans *Notre jeunesse*, le cahier de Péguy publié en livre pour tous et pour personne en 1910) : il perd de vue toute la politique en promouvant la seule mystique, la seule résistance, seule dignité possible, en individualisant la révolution humaine elle-même.

Bernard Lazare mort devant Péguy, ce fut le théâtre d'une individuation et d'une seule, *l'humaine* : il y a Péguy et Bernard Lazare, comme il y a Montaigne et La Boétie, comme il y a Marcel Proust et la jeune fille ou autres « belles fleurs humaines ».

L'individu naît devant l'individu, c'est tout un, et tout est redistribué, tout est indivis, et *inséparable*. L'instant heureux rencontre l'autre, éloigne la mort et reconnaît dans le nom ami tout ce qu'une politique et une mystique peuvent donner aux hommes si l'on suit le fil conducteur de l'émotion et la pensée de la vie. Proust, dans *Contre Sainte-Beuve*, affirmait absolument la totalité de cette relation : « C'est pour cela qu'il faut vivre où le désir est délicieux, aller dans les beaux bals, aller dans les rues, voir passer ce qu'il y a de beau, et intriguer pour le connaître, pour donner à l'âme le sentiment de l'accomplissement, fût-il décevant, de ce qu'il y a de plus parfait ici-bas, épousant le mieux les formes du désir, voir passer dans un jardin des belles fleurs humaines et les cueillir, regarder par la fenêtre, aller au bal, se dire : "Voilà les possibilités les plus belles", et les goûter. • »

C'est en fin d'été que la mort de Bernard Lazare révolutionne l'âme péguyste, dans le quartier des gares à Paris, alors que l'on vient d'inaugurer la ligne 1 du métropolitain.

Proust et Céline, de leurs propres fenêtres, ne verront pas autre chose : l'ouverture d'un premier train moderne, train de vie de toute relation vraie entre des êtres humains, relation tenue en résistance et en dignité. Relation mystique d'abord.

Péguy *voit* donc cet individu souverain : Bernard Lazare, il le regarde vivre de mourir, naître d'en finir :

Je ferai le portrait de Bernard Lazare. Il avait, indéniablement, des parties de saint, de sainteté. Et quand je parle de saint, je ne suis pas suspect de parler par métaphore. Il avait une douceur, une bonté, une tendresse mystique, une égalité d'humeur, une expérience de l'amertume et de l'ingratitude, une digestion parfaite de l'amertume et de l'ingratitude, une sorte de bonté à qui on n'en remontrait point, une sorte de bonté parfaitement renseignée et parfaitement apprise d'une profondeur incroyable. Comme une bonté à revendre. [...] Je suis forcé d'y insister, je fus son seul ami et son seul confident. J'y insiste parce que quelques amis de contrebande qu'il avait, ou plutôt qu'il avait eus, des amis littéraires enfin, entreprenaient de se faire croire, et de faire croire au monde, qu'ils étaient restés ses amis, même après qu'ils avaient saboté, dénaturé, méconnu, inconnu, empolitiqué sa mystique. [...] Il avait au plus haut degré, au plus profond, cette morale de bande, qui est peut-être la seule morale. [...] Il était comme sacré, c'est-à-dire qu'on le comptait pour son compte, on le mesurait à sa mesure, on le prisait à sa valeur et en même temps et surtout on ne voulait plus entendre parler de lui. Tout le monde le taisait. [...] Seul j'ai vécu dans son intimité et dans sa confiance. Il fallait écouter, il fallait voir cet homme qui naturellement se croyait un moderne. Il fallait regarder ce regard, il fallait entendre cette voix. Naturellement il était très sincèrement athée. [...] Jamais homme ne se tint à ce point chef de sa race et de son peuple, responsable de sa race et pour son peuple. Un être perpétuellement tendu. Une arrière-tension, une sous-tension inexpiable. [...] Il faut penser que c'était un homme, j'ai dit très précisément un prophète, pour qui tout l'appareil des puissances, la raison d'État, les puissances temporelles, les puissances politiques, les autorités de tout ordre, politiques, intellectuelles, mentales même ne pesaient pas une once devant une révolte, devant un mouvement de la conscience propre. [...] Il était resté gamin, d'une gaminerie invincible, de cette gaminerie qui est la marque même de la grandeur, de cette gaminerie noble, de cette gaminerie aisée qui est la marque de l'aisance dans la grandeur. Et surtout de cette gaminerie homme qui est rigoureusement réservée aux cœurs purs. Non jamais je n'ai vu une aisance telle, aussi souveraine •.

•
Marcel Proust, *Contre Sainte-Beuve*, Paris, Folio/Gallimard, p. 107.

•
Charles Péguy, *Notre jeunesse*, Paris, Folio/Gallimard, pp. 165 à 185.

Habillé « ni de droite, ni de gauche » dans un miroir aux alouettes médiatiques, l'État en France *droitise* en ne voulant voir, dans le rang serré qu'il ordonne, qu'une tête blanche de français moyen, il démoralise (dégauchit) à grands coups virils d'expulsion, de basse police et de rhétorique de prétoire maffieux : c'est le fascisme prenant le peuple qui fait l'image, c'est la mort moquant la vie qui fait le pitch.

Charles Péguy, lorsque le vingtième siècle était tout jeune, refusait Jaurès et Maurras, le socialisme des intelligents et des forces vives de la Nation et le nationalisme des fascistes et des puissances naturelles de la Vie divine : Péguy voulait l'être humain d'abord, sa morale et son acte, toujours aux commandes, toujours pour obéir à l'homme tel qu'il est. Péguy était de cette gauche qui révolutionne et gauchit le réel en permanence quand la droite, elle, *droitise et déréalise*, quand la droite de droite nie le mouvement et l'écriture qui ont pour nom la gauche, quand *la droite* (l'élément pur chimiquement de toute droite française) ne veut pas voir le mouvement qui se fait à gauche comme on dit « zut » aux gauchers quand on veut leur forcer la main pour aller à droite de la page blanche.

Charles Pennequin est le poète qui surprend les mornes années deux mille, les années de la fin de la petite politique, les années de l'âme dans la mort, en écrivant le texte hommage à Péguy qu'il faut, et qu'il titre : « L'arbre Péguy ».

Péguy c'est comme un arbre. Quand on regarde un arbre on ne demande pas si c'est logique. Si la logique de cet arbre est de pousser. Comme à Péguy, on ne demande pas si c'est logique que ça parle. Car ça parle. C'est comme un fleuve. Ou plutôt comme la sève d'un arbre. Ça ne fait que monter. Les dernières œuvres ont monté si haut dans le paysage littéraire français, qu'il faudrait imaginer un arbre antédiluvien. Un vieil arbre qui monterait encore. Une sève d'arbre qui monterait si haut que ça nous en donnerait le tournis. Et ça nous donne un sacré tournis. C'est le tournis des possibles. Tout est possible à chaque phrase avec Péguy. La sève tourne dans tous les sens. L'arbre Péguy a plusieurs branches. Chaque phrase peut proposer de nouvelles ramifications, et si j'ose dire,

de nouveaux bourgeons de pensées. Des pensées comme des feuilles bien vertes. Péguy c'est des feuilles bien vertes pour un ciel bien bleu. Mais y en a marre des feuilles vertes ! Ça suffit les ciels bleus ! Plus personne ne veut entendre parler de feuilles. Plus personne ne veut qu'on lui rabâche les oreilles avec du vert. Plus personne ne veut qu'on lui cause de ciels ou qu'on l'assomme de paroles avec du bleu. La nature, les arbres, c'est louche. Le vert et le bleu, c'est louche. C'est avarié, pensent les modernes. Comme si le noir disait plus que le bleu. Comme si le sombre était plus proche du vrai que le vert. Vert et Vrai, ça paraît pourtant tout proche. Mais on ne veut plus d'images dans la modernité. On a trop annoncé la fin des métaphores pour que je vienne ici vous en déverser. Mais peu importe la métaphore, pour moi Péguy est tout de même face à ses ciels. Vous allez mourir d'inanition face à la prose de Péguy. Péguy a le souffle de la vérité. De la vie vraie. La vie prégnante et du rire aussi, tout au moins de la joie à partager l'amour. Car il rit et il est bienveillant Péguy. Même avec ses ennemis il a été bienveillant. Même avec le monde moderne il a été patient. Il a attendu. Il a espéré un nouveau monde. Un monde totalement nouveau. Un quatrième monde, comme il disait. Il a attendu avec sa mystique. Pas avec la mysticité des pauvres poètes d'aujourd'hui, mais avec une mystique coup de poing. Pas avec des vers aux bouts arrondis et des pensées émoussées et nouesques de nos jours. Pas avec la philosophie nouée à sa propre parlotte. À sa propre historicité. Sa parlotte historiciste nouée avec une poésie tout affairée. Une poésie soumise à la philosophie. Une poésie de maîtres de conférences. Une poésie raboulotée et malade et timide, comme celle de nos jours. Une poésie qui remplit les théâtres. Qui est bien dite par les dicteurs du jour et non par un attaquant. Un poète qui attaque la pensée. Un poète qui fonce tête nue dans la vie. Un poète qui va au but, comme le décrit Nietzsche. Et il n'y a pas à rougir de ce rapprochement. En bien des endroits la puissance de Péguy rejoint celle de Nietzsche. Car ça pense littéralement et dans tous les sens. Dans la joie du rythme. Dans la marche saine des phrases. Ça roule et ça envoie promener. Par la générosité du parler. Par l'attaque franche et désintéressée de sa pensée. Par tout ce qui fait cette poésie invraisemblable, cette poésie hors du temps, Péguy est un don. Un vrai don pour aujourd'hui.

Daniel Bensaïd est le philosophe qui surprend encore toute la gauche moderne en écrivant le texte hommage à Péguy qu'il faut, et qu'il titrait en 1992 : « L'inglorieux vertical • ».

Bref, il y a belle lurette que je ne conçois la théorie de Marx qu'antitalinienne. Cela précisé, je suis cependant communiste : pas « ex », pas communiste renié, repenté et repentant, comme il en existe des quantités sur le marché de la mauvaise conscience soldée. Communiste tout court. Et péguyste.

Pas péguyste bien que marxiste. Péguyste parce que marxiste.

Contre les arrangements et les réconciliations, contre les empiétements et les indulgences, [Péguy] tient pour « les belles cassures » et les franches ruptures. Un vaincu ne pactise pas avec les vainqueurs. Un inglorieux ne transige pas avec la gloire.

Principe de résistance et de dignité.

Et la révolution ne consistera pas plus à remplacer la vieille gloire bourgeoise par une gloire socialiste brevetée avec la garantie d'un nouveau gouvernement qu'à remplacer la vieille concurrence bourgeoise par une émulation socialiste habilement enrubannée. La gloire est en un sens l'autorité de la réputation. Ma révolution supprimera toute autorité. Sans quoi elle ne serait pas définitive, elle ne serait pas la révolution (Charles Péguy, « Réponse brève à Jaurès »).

La verticalité de Péguy (une pointe, une incise, une prise), sans rancune et sans malice, sans gloire et sans amusement, permet de lire 2015 et la suite comme les années révolutionnaires qui seront enfin vécues par les Français, *les gens d'ici et d'ailleurs* : ce que l'histoire sans la raison sait donner à voir.

Une verticalité qui porte le coup contre la métaphysique des politiques et que Péguy aurait pu lire chez Nietzsche lorsque ce dernier présentait dans *Le Crépuscule des idoles* (paragraphe 41) l'individu souverain et sa mystique révolutionnaire :

En des temps comme les nôtres, c'est une malédiction de plus qu'être livré à ses instincts. Ces instincts se contredisent, se gênent, se détruisent les uns les autres. J'ai déjà défini la modernité comme une contradiction physiologique interne. Dans l'éducation, la raison voudrait que l'un des systèmes d'instincts au moins fût paralysé dans un véritable étau, afin de

permettre à un autre de prendre des forces, de devenir vigoureux, de dominer. Aujourd'hui, pour rendre l'individu possible (et par possible, j'entends entier...), il faudrait d'abord le rogner. Or c'est tout le contraire qui se produit. La revendication d'indépendance, de libre épanouissement, de laisser-aller est souvent formulée avec passion par ceux-là mêmes qui auraient le plus besoin d'être sévèrement bridés : cela vaut en politique, cela vaut en art.

S'il y a bien un nietzschéisme de Charles Péguy, c'est cela. C'est cela, une verticalité et une pointe, une hauteur et une profondeur : l'individu donne la mesure et la dimension d'une littérature qui décide politiquement, d'une esthétique qui se fabrique socialement. Le nietzschéisme de Péguy est démocratique car l'individu y est rogné mais souverain, *l'inglorieux* s'y trouve transcendé, mais par le bas.

Péguy et ses hommes des cahiers, et ses milliers de pages publiées en cahiers, ce sont les *inglorious bastard* de la philosophie du vingt et unième siècle français.

L'athée qui passe par la montagne

« En toute chose je demande :
de la vie, une possibilité d'existence,
et alors ça va. »

Georg Büchner, *Lenz*

Comme Lenz arrive un soir d'hiver chez le pasteur Oberlin dans le récit de Büchner, l'homme sans Dieu cherche un chrétien dans la nuit, il apporte le jour avec lui, ils mangeront ensemble la lumière lorsqu'ils seront à la table du réel et sur la terre des hommes.

La philosophie matérialiste rencontre par là des êtres à la mesure de sa foi athée : des vies, des noms, des écrits, des pensées. Nulle part des idoles, encore moins des relations, jamais des maîtres. Des amitiés d'astres, cela oui, depuis que Nietzsche, seul mais bras ouverts, attendait que viennent des aurores pour luire dans le vide.

Le parti de l'étranger

Qu'on prépare des poèmes et des images,
non qui comblent mais qui énervent.

Jean Genet

Je constate que je suis hanté par des êtres du temps
du corps bleu, lesquels ont cru que l'esprit pouvait
vivre et être sans corps or sans corps il n'y a rien.

Antonin Artaud

Vraiment c'était enfantin et trop dérisoire ! Déjà il
en a honte ! Et il a peur de vivre en inutile étranger
parmi ses prétendus contemporains. Est-ce sa
faute s'il est né ou trop tôt ou trop tard, à l'époque
de l'Antéchrist plutôt qu'à celle des idoles, alors
que le Crucifié et les idoles de toutes nations et de
toutes époques enrichissent les marchands, après
l'abolition du servage plutôt qu'à la traite des
esclaves, avant ou après celle des jeux du cirque,
des mystères ou de l'écran large, du troc et des
congés payés. – force lui est de se faire une raison.

Pierre Klossowski

Comment jouer avec le bleu du corps

Au terme de vingt et un siècles de civilisation, les Européens
sont *au balcon* : révolution à l'horizon, religion au boxon, capi-
talisme aux tisons.

L'intéressant est donc le balcon, autrement dit la perspective
ou mieux le surplomb et son point de vue. C'est un homme de
théâtre qui le dit : Jean Genet, dans les années cinquante, écrit
un avertissement pour introduire *Le Balcon*, la pièce de théâtre
qui met en scène un évêque, un général, un chef de la police,
un juge et une révolution (sans oublier quelques journalistes,
maquereaux et maquerelles). On pourrait penser que Genet ne
parle que du théâtre et des acteurs ; on sait aujourd'hui qu'il
parle de nous qui avons affaire au mal que nous nous faisons.

L'artiste n'a pas – ou le poète – pour fonction de trouver la solution pra-
tique des problèmes du mal. Qu'ils acceptent d'être maudits. Ils y per-
dront leur âme, s'ils en ont une, ça ne fait rien. Mais l'œuvre sera une
explosion active, un acte à partir duquel le public réagit, comme il veut,
comme il peut. Si dans l'œuvre d'art le « bien » doit apparaître, c'est par
la grâce des pouvoirs du chant, dont la vigueur, à elle seule, saura ma-
gnifier le mal exposé •.

Dans ce livre-ci, je vais donc insister sur trois noms, trois noms
d'abord ; ces noms de poètes qui, s'ils n'ont pas de solutions pra-
tiques, ont, eux seuls, les pensées qui révolutionneront.

Trois noms pour le théâtre puisque nous en sommes à jouer
nos vies techniques sur la scène habituelle et politique.

Trois : Bataille, Artaud, Genet.

Un balcon : le théâtre qui se fait philosophie.

Car ces trois noms, et eux seuls, forcent la philosophie à de-
venir théâtrale et vivante, à prendre le goût du sang, à montrer
son visage de révolution humaine, ou sa formule : humanisation.

La philosophie, au théâtre, c'est la suite de la littérature, al-
lée avec la démocratie et la révolution. Bataille, Artaud, Ge-
net sont les *scénopoètes* de cette dramaturgie.

•
Jean Genet,
Le Balcon,
Paris,
Folio/
Gallimard,
p. 16.

Les Européens du début de ce siècle ont voulu un peu oublier le théâtre, en finir avec son jugement, ne pas voir le mal. Pourtant c'est encore le théâtre qui met en espace et en temps le passage qui fait son homme et son lieu : un laboratoire naturel pour une chimie culturelle. Certains, craignant la vie vivante que cela produit, prenant peur devant un tel *prométhéisme*, en ont fait l'endroit alchimique et blasphématoire d'une sorte de caverne et de nuit pour des docteurs Frankenstein mal conseillés et par trop modernes. Mais les Européens, depuis Nietzsche, doivent retrouver ce jeu, cette joie qui consiste à tenter l'aventure de l'homme, qui veut essayer pour tenter et être tenté.

Tout un christianisme, accompagné de sa catholicité, aura tenté de refuser de voir et de savoir : le théâtre lui-même a failli mourir de cette maladie infectieuse.

Le vingt et unième siècle doit de toute urgence redevenir le siècle du théâtre, c'est-à-dire le siècle du *corps politique*. Jean Genet, comme auteur dramatique, comme poète, incarne cette nouvelle possibilité : ni maudit, ni contrit, en scène et en route.

Il n'y a que Bataille, Artaud et Genet pour avoir dit et écrit que le christianisme est une maladie infectieuse. Il n'y aura que le théâtre vivant et la philosophie de la vie pour soigner les acteurs, les auteurs et les metteurs en scène.

À ce titre, le *corps bleu* est la figure et la scène que Jean Genet habite et habille quand, dans *Journal du voleur*, il en arrive au chant terminal de la trahison et de l'orgueil, chant qui est le sien en propre, qui est son individuation permanente et sa production immanente. Le *corps bleu* sera donc le nom du corps de voleur : voleur du feu prométhéen, voleur du jeu humain, sans dieu, sans maître.

Le coupable (orgueilleux et traître) est le personnage conceptuel et antichrétien (d'abord nietzschéen) qui vit entre les lignes dans les livres de Georges Bataille et de Jean Genet, comme dans les cahiers de feu d'Antonin Artaud.

La philosophie du nouveau siècle ne sera rien de religieux car elle prendra l'élan et la grande forme du vol, le philosophe, lui, portera les habits du voleur en solitaire :

À l'intérieur de sa honte, dans sa propre bave, [*le coupable*] s'enveloppe, il tisse une soie qui est son orgueil. Ce vêtement n'est pas naturel. Le coupable l'a tissé pour se protéger, et pourpre pour s'embellir. Pas d'orgueil sans culpabilité. Si l'orgueil est la plus audacieuse liberté – Lucifer ferraillant avec Dieu – si l'orgueil est le manteau merveilleux où se dresse ma culpabilité, tissé d'elle, je veux être coupable. La culpabilité suscite la singularité (détruit la confusion) et si le coupable a le cœur dur (car il ne suffit pas d'avoir commis un crime, il faut le mériter et mériter de l'avoir commis), il le hisse sur un socle de solitude. La solitude ne m'est pas donnée, je la gagne. Je suis conduit vers elle par un souci de beauté. J'y veux me définir, délimiter mes contours, sortir de la confusion, m'ordonner •.

La singularité est l'autre nom du corps bleu : qui n'est pas le corps glorieux et ressuscité, le corps universel et menteur du catholicisme. Le corps bleu fait œuvre pour son malheur et son bonheur. C'est à ce théâtre établi entre misère et saloperie que Genet nous initie :

Sans doute, le coupable, et qui s'enorgueillit de l'être, à la société doit-il sa singularité, mais il devait l'avoir déjà pour que la société la reconnût et lui en fit un crime. J'ai voulu m'opposer à elle, mais elle m'avait déjà condamné, punissant moins le voleur en fait, que l'irréductible ennemi dont elle redoutait l'esprit solitaire. Or, elle contenait cette singularité qui luttera contre elle, qui lui sera un fer dans le flanc, un remords – un trouble – une plaie par où s'écoule son sang qu'elle-même n'ose verser. Si je ne puis avoir le plus brillant, je veux le destin le plus misérable, non pour une solitude stérile, mais afin d'obtenir d'une si rare matière, une œuvre nouvelle •.

Cette vie *vraie* (mériter son crime, s'enorgueillir de sa solitude, revendiquer sa singularité) sera la ligne générale de cet essai de littérature et de philosophie.

D'une immanence, d'une configuration qui déborde toutes les bordures, qui dérègle toutes les raisons et qui débouffe

• Jean Genet, *Journal du voleur*, Paris, Gallimard, 1949, p. 258.

• *Ibid.*, p. 259.

toutes les lois, nous ferons un théâtre pour accueillir une vie. Une vie, ce n'est pas la vie. Ce n'est pas la mort non plus. Pour finir du côté bleu de la seule littérature qui nous parle, il y a encore la grande forme de Marcel Proust dans *Le Temps retrouvé*, il y a les fameuses nomenclatures :

Ce travail de l'artiste, de chercher à apercevoir sous de la matière, sous de l'expérience, sous des mots quelque chose de différent, c'est exactement le travail inverse de celui que, à chaque minute, quand nous vivons détournés de nous-mêmes, l'amour-propre, la passion, l'intelligence et l'habitude aussi accomplissent en nous, quand elles amassent au-dessus de nos impressions vraies, pour nous les cacher entièrement, les nomenclatures, les buts pratiques que nous appelons faussement la vie. En somme, cet art si compliqué est justement le seul art vivant •.

Si c'est l'art de Proust qui est le vivant, si c'est la vie de Genet qui est la vivante, alors aucune religion, aucun universel, aucun dieu n'est vivant, n'est la vie, n'est l'art.

Politique du corps acatholique

Puisque sans corps, il n'y a rien. Puisque sans l'âme, il restera toujours le corps. Pour qu'avec le corps, l'âme matérielle augmente. Le corps bleu est le nom du corps matériel et divin de l'homme : son nom de ciel et de terre. Le corps est bleu comme l'orange sur-réelle : comme la terre est un ciel pour la vie humaine. Puisqu'elle est bleue comme une orange. De la même manière la démocratie humaine est la révolution, rien autrement.

Jean Genet terminait son dernier livre par cette dernière phrase, à propos de la révolution palestinienne : « J'ai fait ce que j'ai pu pour comprendre à quel point cette révolution ressemblait peu aux autres et d'une certaine façon je l'ai compris, mais ce qu'il m'en reste sera cette petite maison d'Irbid où une nuit je dormis, et quatorze ans durant lesquels je tentai de savoir si cette nuit avait eu lieu. Cette dernière page de mon livre est transparente •. »

La page d'un livre (qui s'intitule ici : *Un Captif amoureux*) est un acte politique quand elle dit l'existence de la révolution et la demeure de l'être humain révolutionnaire : cela peut ressembler à une maison en Palestine à la fin des années soixante-dix ou à un corps d'Artaud à Ivry en mars 1948. L'universel chez Genet, l'absolu chez Artaud sont le même : position et invention du corps font le jeu et l'âme du jeu. Tout est donc corps et politique. Nous ne voulons nos âmes qu'à l'occasion de la désorganisation de nos corps, du dérèglement de nos sens et des nouveaux modes d'existence de nos vies. Nous voulons le corps d'Artaud et de Genet pour penser toute la politique : le *catholique* est nécessairement l'ennemi si l'on veut ce corps, sur ce bord, contre le mort. Jean Genet et Antonin Artaud sont les deux suicidés de la société catholique universaliste totalitaire.

Tout corps bleu commence par une définition d'un corps général et neuf : « Un corps/ c'est ce que/ je produis/ par ma/ libre/ volonté/ car homme/ en corps je suis/ encore plus loin que tout corps/ un poison qui éteigne/ la tartufferie/ catholique dans/ ce qu'elle a/ d'absolu . • » Ce corps-là est bleu comme le sang.

Démocratie est d'abord un polième révolutionnaire écrit par Rimbaud

Il faut tout prendre (à tout prendre) en politique chez Rimbaud. Et il faut tout Rimbaud pour prendre en politique (et ne rien rendre). Michel Surya inventa un concept en 2011 pour présenter cette forme-là du politique qui est une autre forme de la poésie, et réciproquement : il définit ce que *polième* • veut dire lorsqu'il faut faire venir ensemble la politique et le poétique. Surya écrit tout un livre sur le poète Bernard Noël pour démontrer cette idée, que le politique est poétique, que toute politique est révolutionnaire et que c'est l'humanité des hommes qui en joue ou alors il n'est pas d'humanité des hommes.

C'est la modernité de Rimbaud qui commence à nouveaux frais et la poésie moderne qui fraie, qui charge et qui contre-attaque enfin. Aucune nouvelle politique ne viendra si Rimbaud et Bernard Noël n'en parlent pas et si Michel Surya n'écrit pas *Le Polième*.

Ainsi page seize du livre lit-on : « La politique sera révolutionnaire ou elle ne sera pas : formidable affirmation ! Affirmation qu'il n'y a (presque) plus personne à former. Qu'il n'y a plus aucune poésie (aucun poète) à former – qu'on ne forme pas en effet sans, par le fait, tout emphatiser, tout héroïser, apparemment. Et qui renverse tout. N'est-ce pas pourtant ce que la poésie (moderne) voulait ? Et est-ce que Bernard Noël ne s'inscrit pas par là dans cette modernité qui voulait qu'il revînt à la poésie, et à elle seule, de tout renverser ? » • Quand le *polième* contracte la *polis* et la *poiësis*, alors, ce sera la révolution poétique de la démocratie politique qui a lieu.

Dans *Démocratie*, à la fin d'*Illuminations*, le poème en prose poliétique de Rimbaud, on apprend que le singulier touche à l'infini quand il prend le pouvoir.

Il y est dit dans l'ordre (nouveau) que c'est le *patois* qui étouffe la Loi divine, le Maître mortifère et l'État morbide. Quel est ce patois que pousse Rimbaud comme une arme qu'il faut pour en finir avec le jugement du Dieu, du Roi et du Saint-Esprit ? Cette arme est le corps, tout le corps, rien que le corps. Cette arme avance droit comme le monde : pointue devant et toute humaine dedans, chargée à bloc, rêveuse et fouineuse. Quand Rimbaud use du nous, il y va à deux mains : *Notre patois étouffe le tambour* •, écrit-il. Comme on dirait : notre humanité crève en silence, ou notre humanité connaît la chanson et refuse la cadence, toutes les guerres, toute la mort. Il y a patois quand il y a prise de langue humaine, voix au chapitre de tous, littérature populaire. Ensuite, encore plus fort, Rimbaud écrit que « nous massacrerons les révoltes logiques », alors qu'il vient dire que c'est un patois qui nous parle : logique et folle, cette histoire se fait de plus en plus politique. Bernard Noël lui-même,

dans le texte qui introduit le recueil *Bruits de langues* et qui est titré « En tête », revient, rageur, sur ce patois massacreur : « La poésie a trop chanté ; il faut qu'elle déchanté et trouve là le véritable chant. Quelqu'un disait : Mourir de rire et rire de mourir... Je veux une folie sage, un gâtisme intelligent, et un mauvais poème qui soit un poème mauvais. Je veux une laideur qui soit plus belle que la beauté parce qu'elle aura réussi à la comprendre • ». Ce quelqu'un qui dit des choses à Bernard Noël est certainement Georges Bataille, le philosophe, qui haïssait tout autant la poésie que la philosophie. Patois, vous dis-je, tout est patois. Que Rimbaud finisse son morceau « Démocratie » sur une injonction à la *philosophie féroce* (« Conscrits du bon vouloir, nous aurons la philosophie féroce ») ou mieux à une furieuse philosophie sera pour mettre en joie Bataille et pour mettre en jeu Noël. Michel Surya lui-même écrira toute une œuvre *poliétique* en hommage à cette férocité calme et généreuse.

Dans un drôle de livre (*Le Temps qu'il fait*) écrit par un homme étrange (Armand Robin) et poète jusqu'au bout des oreilles, on lit ce qu'un fils d'homme ose enfin dire à son père très humain (au moment où le premier naît au monde, où la mère est morte et où le père va mourir) : « Mais Père, c'est ça la Terre. Je saurai tout, même s'il me coûte du sang, t'ai-je dit ! les nôtres, ô mon Père, ont l'esprit si neuf que pour eux par eux le monde est renouvelé. Dans cent ans le travail seul donnera droit au monde. Père, ce que je fais, c'est aussi la Terre ; c'est grande honte pour moi de ne rien savoir, d'ignorer hébreu, arabe, persan, japonais, syriaque, vieux allemand ; qu'on aille d'un bout à l'autre du monde, rapides comme hirondelles, en tout pays trouvant gîte d'âme, vibrant en chaque siècle, en chaque paysage avec l'effort humain vers la beauté •. »

Ce prométhéisme est remarquable, cette poésie est contre le dieu, avec une mystique totalement humanisante, et naturellement sur-humaine.

•
Ibid., p. 16-17.

•
Arthur Rimbaud, « Démocratie », in *Illuminations*, Paris, Poésie/Gallimard, 1999, p. 242.

•
Bernard Noël, *Extraits du corps*, Paris, Poésie/Gallimard, 2006, p. 149.

•
Armand Robin, *Le Temps qu'il fait*, Paris, L'imaginaire/Gallimard, 1941, p. 169.